

Canet, le 01 02 2010

Le Lac (IV)

La surface du lac considérée comme une membrane
La tonalité, facilitateur du passage des percepts

M. B. : Nous sommes le premier février 2010. Il y a une revue de sémiotique *Degrés*, dont le thème est la sémiologie du corps, dans laquelle est publié un article « Du corps en institution ».

M. P. : Il n'est pas sur le site ?

M. B. : Non, parce qu'il n'était pas encore publié, il faut que je laisse le truc se tasser un peu. Helbo, celui qui dirige la revue, suit d'ailleurs mes épisodes... Voulez-vous que je lise la première page, pour vous mettre en...

G. P. : En bouche.

M. B. : Ça vous dit ?

Public : Oui.

M. B. : Cela commence par :

Anselme. dans le Prosologion, Saint Anselme de Canterbury, en principe ça ne s'écrit pas comme ça... expose ce qui deviendra la fameuse preuve ontologique de l'existence de Dieu. Pour cela, il dialogue avec l'Insensé qu'il conduira à reconnaître l'impossibilité de dire sans contradiction fatale son « Dieu n'existe pas ». Au départ de son argumentation Anselme pose cette simple question à son adversaire : parlons-nous tous les deux du même Dieu ? Que ne prenons-nous une telle précaution avant d'entamer quelque dialogue sur quelque sujet dont nous admettons peut-être trop rapidement qu'il est parfaitement partagé par notre interlocuteur. La réponse positive à la question est nécessaire pour que le dialogue commence.

Tchouang-Tseu. Lisons cet extrait d'un des beaux ouvrages sur Tchouang-Tseu : « Le lieu du vide n'est autre que le corps, à la condition d'entendre par là non le corps objet ou la machine de Descartes mais l'ensemble des facultés et des ressources et des forces connues ou inconnues que nous avons à notre disposition et qui nous déterminent. » On ne demandera pas à l'auteur de préciser ce qu'il entend par « nous », car il répondrait sans doute comme Saint Augustin, qu'il cite peu après : « Si personne ne le demande, je le sais ; si quelqu'un me pose la question et que je veux lui expliquer, je ne sais plus. » C'est bien, ça ! il était pas con, l'Auguste... Ici, Billleter suppose son lecteur dans une disposition d'esprit qu'il récuse, « non pas le corps objet ou la machine de Descartes ». S'il la maintient quand même, il peut continuer, mais au mépris d'une méconnaissance de la pensée de Tchouang-Tseu.

L'insensé va rapidement apprendre de saint Anselme que ce qu'il sait, i.e. dieu n'existe pas, il ne peut le dire sans se trouver pris dans une aporie. Va-t-il aller au Canossa de la preuve « ontologique », rejetant son ancienne (in)croyance ou encore va-t-il assumer comme l'enseigne Wittgenstein, avoir atteint les limites de son monde ou, estimera-t-il avec Lacan avoir touché au réel, c'est-à-dire à l'impossible ?

Peirce. Là où cieux et mers se confondent à l'horizon d'une plage où devisent deux compères, l'un dit, montrant un point de la mer, « ce bateau là-bas est un cargo, il ne transporte nul

passager ». Charles Sanders Peirce, qui passait sans doute par là, nous demande ceci : si l'autre, pour quelque raison, capacité oculaire ou autre, ne voit pas le bateau, celui-ci est-il l'objet du signe ?

Avant de donner la position de Peirce, examinons le rapport avec les deux situations précédentes. Saint Anselme réclamait, avant de produire ses signes, l'accord de l'interlocuteur concernant leur objet, Dieu. Billeter demande au lecteur d'adopter la notion de corps qu'il présente afin de s'accorder au signe après que Tchouang-Tseu les a produits. Pour le premier, il s'agit d'un accord préalable à toute production de signes ; pour le second, à quelque interprétation.

Que dit donc Peirce ? La réponse à sa question est à trois volets, comme on l'imagine bien : un, le bateau ne saurait être l'objet du signe « phrase + destination » dans la mesure où il n'y a pas accord entre l'émetteur (que nous appellerons plus loin le Scribe) et le récepteur (ou Interprète) sur l'objet ; deux, l'objet du signe est dans ce cas-là la portion de mer indiquée aussi par le scribe et perçue par l'interprète, autrement dit ce dont ils partagent la connaissance perceptuelle ; trois, mais la phrase prépare l'interprète à sa future connaissance du bateau en question, y compris visuelle. Ici pas de véritable préalable, mais l'articulation de sémioses vivantes modifiant le savoir de l'interprète et non sa seule information, ce que fait toute préposition, ses jugements d'attribution, comme le dirait Freud, mais aussi ses jugements d'existence. Le processus ainsi présenté est profondément dialectique, et il ne nécessite en somme que l'état des choses aux prémices des sémioses. C'est cette position qui sera prise ici, ne nécessitant chez le lecteur rien d'autre que ce qu'il sait ou croit savoir, et lui proposant, s'il le désire, d'examiner l'objet (concept) corps, ici même, dans le malentendu — comme de bien entendu !

Cela ne vous inspire pas, hein ? Je vous sens tout...

A.R. : C'est très bien.

M. B. : C'est très bien ?

A. R. : Oui, oui, cela m'évoque la question de l'interprétation dans l'analyse...

M. B. : Oui, bien sûr, c'est de ça dont je parle. C'est la revue « Degrés », c'est pas mal... Platon, je trouve qu'il déconne, je le faisais remarquer, vous avez lu le Cratyle ? C'est sur la naissance du langage, où il dit que la conclusion est différée. Je trouve ça idiot parce que jamais Socrate ne conclut dans les dialogues, jamais, à aucun moment il ne dit «voilà l'histoire », c'est toujours ouvert, et on attend le suivant pour voir si quand même on arrivera un jour à pouvoir dire quelque chose. Il y a des tas de gens qui écrivent là-dedans, Goran, Bouissac et Swanson que je connais. Helbo est un type bien, très chouette, depuis 37 ans, il tient à bout de bras cette revue contre vents et marées ! Je l'admire, je l'ai rencontré il y a vingt-cinq ans, il avait publié un de mes articles... trente-sept ans c'est énorme, je sais pas si vous imaginez ce travail inouï, parce que c'est chiant quand même... (rires) et ce qu'il y a dedans c'est parfois chiant aussi, je ne sais pas comment il fait, je ne supporterais pas de lire tout ça... (rires)

Je vous recommande de la lecture : Jean-Marc a trouvé la référence qu'on cherchait l'autre jour, le goodbook, Peirce en français, *À la recherche d'une méthode*. C'est indispensable d'avoir ce livre, l'article sur Berkeley est à la page 105, je vous le recommande vivement parce que c'est assez génial, par exemple : « On dit que la matière existe en dehors de l'esprit, mais qu'entendons-nous par matière ? On admet que l'homme ne la connaît qu'en tant que support des accidents des corps, et ce mot support à cet égard n'a aucun sens. Une

hypothèse de corps externe n'est pas non plus nécessaire. Ce que nous observons c'est que nous avons des idées. S'il y avait quelque utilité à supposer des choses externes, ce serait pour rendre compte de ce fait, mais même si nous admettons que les corps existent, personne ne peut dire comment ils pourraient affecter l'esprit, si bien qu'au lieu de résoudre un problème cette hypothèse ne fait qu'en créer un autre ». C'est là-dedans qu'il explique les deux grandes oppositions en philosophie : première opposition entre réalisme et nominalisme, et deuxième opposition entre matérialisme et idéalisme, et ces deux oppositions se croisent. Il y a des matérialistes nominalistes ou réalistes qui s'opposent aux idéalistes nominalistes ou réalistes. Par exemple, Peirce choisit l'idéaliste réaliste, c'est très curieux parce qu'on a envie de dire « mais ça ne tient pas debout ! » et c'est là que vous avez un peu toutes les clés pour saisir ces différences tout à fait importantes. Quand on essaie de rendre un peu cohérent les concepts, ça vaut le coup de penser ces choses-là... Je ne sais pas si vous avez lu Berkeley, l'évêque, c'est un rude...

Je vous avais promis la dernière fois de poursuivre notre réflexion autour de la question suivante : Le lac de Peirce est une métaphore mais une métaphore de quoi ? Je suppose que vous avez réfléchi toute la semaine comme des diables, et que vous allez enfin pouvoir m'en dire quelque chose. Le lac, c'est une belle idée, mais une idée de quoi ? Qu'est-ce qu'il métaphorise ? J'ai entendu quelques propos sur la question de la surface. Qu'est-ce que cette surface du lac ? On peut déjà se poser cette question. Je vous rappelle la métaphore de Peirce : vous avez les percepts, ils sont la pluie qui tombe à la surface de l'eau, les idées ne peuvent pas remonter jusqu'à la surface, parce que si elles remontaient à la surface, à ce moment-là on serait dans l'hallucination. C'est très intéressant comme façon de voir les choses. Si, en effet, les idées touchaient la surface, elles apparaîtraient comme des percepts, ce qui est très précisément l'hallucination. Une hallucination, c'est quand on a l'impression que ça vient « du dehors » alors que ça vient « du dedans ». Il y a des débats sur l'hallucination, il y a même un *Traité des hallucinations* en deux énormes volumes de Henri Ey, des trucs cliniques très importants, mais la position qu'on a adoptée ici depuis toujours, c'est de faire référence à la question des signes. Cela vaut le coup de voir sur le plan des signes comment les choses se passent.

Quelle est la nature de cette surface ? Une surface c'est quelque chose qui sépare deux milieux. Vous avez un milieu dans lequel il y a les percepts qui ont cette propension à tomber en pluie sur la surface, et par dessous, sous la surface, il y a tout ce travail associatif, que j'ai appelé le travail des sémioses. Ces deux milieux ne sont liés que par une chose, la surface et c'est la pluie de percepts, qui a la même nature que l'eau, qui vient nourrir le milieu des idées.

A.R. : Est-ce qu'on pourrait supposer qu'ils ne sont pas de même nature ? Bon, si on prend la métaphore, bien sûr c'est de l'eau...

M. B. : Pour le moment on va prendre les choses comme elles se présentent à nous. On dit pluie des percepts, donc quelque chose de même nature que le lac à part que ce qui est différent est l'organisation de l'ensemble. D'un côté il s'agit de pluie, et d'un autre côté il s'agit d'un lac. On peut faire la distinction entre la pluie et le lac : les gouttes d'eau viennent nourrir le lac, mais le lac ne vient en aucune manière nourrir la pluie, il ne parle pas d'évaporation. La seule fuite qu'il y ait dans ce lac c'est la fuite vers le fond du lac sans fond. Comment pourrait-on penser la question de la surface ? Pour des raisons que j'ignore, peut-être des raisons affectives parce qu'à l'époque j'avais Lacan à la bonne, ne le connaissant pas, ça mange pas de pain, quand je voyais les critiques que faisait Anzieu sur Lacan... En plus

c'est tellement gros son histoire, vous connaissez l'histoire d'Anzieu ?

J. A. : Mmm...

M. B. : Vous ne la connaissez pas ? Anzieu faisait son analyse avec Lacan. C'était l'époque des grandes batailles de l'Association Psychanalytique Internationale, qui demandait à la section française de virer Lacan. Les analysants de Lacan, eux, souhaitaient être dans la section française de l'internationale psychanalytique, ce qui est normal, ils voulaient être des psychanalystes reconnus officiellement. Il y avait un problème. Les principales critiques qui portaient sur Lacan étaient sa manière de conduire les cures, à durée variable, pas trop variables... parce qu'aucune ne durait plus de cinq minutes, mais elles pouvaient durer moins, et c'est en ça que c'était variable, quelqu'un pouvait rentrer, saluer et puis ressortir tout de suite parce que la séance était finie.

L. F.-C. : Même au début ? Je croyais que c'était juste à la fin que les séances étaient très courtes...

M. B. : Je ne sais pas, je ne pourrais pas te répondre là-dessus mais je pense que comme Lacan était un type qui avait une pensée assez cohérente, je pense qu'il a du le faire assez rapidement, mais je ne peux pas répondre plus précisément.

J. A. : Dans Roudinesco, elle en parle un peu, dans le troisième tome de la biographie de Lacan, elle décrit sa pratique...

M. B. : Depuis le début, ce n'est pas sûr mais après, oui, comme ça marchait... on a des témoignages suffisants pour voir un peu comment il faisait. Anzieu est en analyse avec Lacan, et comme vous le savez Anzieu était le fils d'Aimée...

Public : ... l'objet de la thèse de Lacan.

M. B. : Aimée était l'objet de la thèse de Lacan qui l'a très bien connue, il le secrétaire de cette femme, il avait recueilli ses discours. Anzieu ne savait pas que l'Aimée de la thèse de Lacan était sa mère, Lacan ne le lui avait jamais dit. Et puis un jour il l'a appris, et ça l'a foutu dans une rage folle. Avec l'histoire de l'internationale psychanalytique, il a pu s'appuyer sur un dehors favorable pour rompre avec Lacan, et à partir de là, il n'a jamais cessé de dire des saloperies sur lui. Ce sont des saloperies théoriques, d'un certain niveau, mais les quelques unes que j'ai lues ne m'ont guère paru être d'un niveau suffisant pour justifier ce qu'il disait. C'était il y a une vingtaine d'années à peu près, et je me disais que ce type n'était pas intéressant, ça c'est terrible, parce que c'est une condamnation. C'est emmerdant quand je me dis ça, je ne le lis plus, parfois j'y reviens un peu mais c'est rare, c'est impardonnable. Par exemple Oury aime ce grand philosophe allemand, vivant, qui a cent ans maintenant, vous ne connaissez que lui...

G. P. : Binswanger.

M. B. : Non, lui, il est mort depuis longtemps, le grand philosophe actuel, sur l'herméneutique, bon, ça ne fait rien, oubli... et puis Kierkegaard, ce sont ses deux chéris. Je n'arrive à lire ni l'un ni l'autre, je suis toujours très embêté, je lui dis qu'ils m'emmerdent mais il me dit que je dois pouvoir arriver à lire Kierkegaard, il faut le lire à haute voix. Il essaie de me sauver du néant mais hélas, je n'y arrive pas, même si Oury, que j'ai à la bonne,

me le conseille, ça ne marche pas, c'est le style qui ne va pas. Anzieu avait à peu près tout contre lui, son style ne m'intéressait pas, il critiquait tout le temps Lacan, et puis il fait le « moi-peau », qui a eu un succès invraisemblable. Quand le « moi-peau » est sorti, on a dit: « ça y est, enfin on a compris ! ». Il arrivait à traduire ce truc obscur de Freud qui disait que le moi est la projection d'une surface, une de ces phrases mystérieuses de Freud, comme « L'anatomie c'est le destin ! ». L'idée du moi-peau n'était pas con, mais je me suis foutu en tête que c'était simplet...

A.R. : Il faut dire qu'il avait travaillé dans des services de gérontologie dans les années cinquante ce qui explique...

M. B. : Oui, il y a quelque chose qui touche la peau, mais le « moi-peau » et moi, ça ne m'a jamais plu. A une époque où il s'agissait de présenter quelque chose d'un peu cohérent en ces matières-là, j'avais suggéré la question de la membrane, je trouvais que la membrane était bien plus intéressante que la peau. La peau, c'est énorme, les fonctionnalités internes de la peau sont absolument gigantesques, c'est une organisation hyper complexe. Si on veut pouvoir traiter de quelque chose qui est du niveau de la séparation, l'idée de membrane est bien meilleure. La question de la membrane pose le problème d'un certain nombre de fonctions tout à fait intéressantes. La membrane est un truc relativement simple mais plus on regarde de près, moins c'est simple. Il n'empêche que c'est quelque chose de simple, et qui a comme fonction celle de permettre le passage dans un sens. Par exemple on sait que pour le fœtus, la pression osmotique permet de faire passer à travers la membrane un certain nombre de choses et pas d'autres. Elle a une fonction de filtre en quelque sorte mais de filtre constant, elle permet le passage dans un sens, mais pas dans l'autre. C'est hyper intéressant quand on veut pouvoir penser les échanges, quand justement les échanges se limitent au passage d'un milieu dans un autre, sans possibilité de rétroaction. Les phénomènes non rétroactifs peuvent être pensés à travers la question de la membrane. À une époque, j'en avais parlé à une intervention au congrès des psychiatres privés sur les états limites (« Sur le concept de limite en psychanalyse »). Pour en revenir au lac, on pourrait envisager la surface comme une membrane qui permet les échanges dans un sens et pas dans l'autre. Les percepts peuvent aller dans le lac, mais l'eau du lac, qui représente les idées, ne peuvent pas remonter au delà de la surface. Si cela se produisait, cela ferait des hallucinations et voudrait dire que quelque chose au niveau de la membrane serait touché, que la membrane ne remplirait pas tout à fait son rôle et laisserait passer les choses dans l'autre sens. Je vous propose donc de penser la surface de l'eau comme une membrane qui séparerait deux milieux qui n'ont rien à voir l'un avec l'autre et qui laisserait passer un certain nombre de choses.

Quant au percept, comment c'est foutu ? Peirce dit « Est-ce que les corps existent ? » Est-ce que le monde extérieur avec les percepts existent ? La pensée est dans le lac, elle est dans l'eau, ce qu'il y a à l'extérieur, on n'en sait trop rien. La seule chose qu'on puisse savoir, c'est qu'à un moment donné, il y a quelque chose qui passe et qui vient nourrir le lac. On sait bien que les choses ne se passent pas uniquement dans le monde des idées, on sait bien qu'il y a quelque chose qui vient de l'extérieur.

Rappelez-vous, je vous citais une expérience personnelle faite il y a quelques années à l'occasion d'un voyage en Italie. Je regardais le Vésuve, pas au sens où quelqu'un me demandait de le regarder mais alors que j'étais installé dans une chambre d'hôtel en train de lire, j'étais face au Vésuve, et quand je levais les yeux, je pensais au Vésuve, parce qu'il était en face de moi. Pourquoi je pensais au Vésuve ? Parce qu'il était là, il y avait une sorte d'évidence qui s'imposait à moi. Comment se fait-il que mes pensées soient orientées vers le Vésuve alors qu'il est là... (rires) C'est, si je puis dire, une sorte de paradoxe, parce que je peux penser au Vésuve même quand il n'est pas là. Mais quand il est là et que j'y pense, est-

ce que j'y pense différemment ? Sans doute, parce qu'il y a tout un tas de choses qui arrivent. Prenons le Canigou, c'est plus simple. Lors d'un colloque à Marseille, j'en avais parlé, la question de l'état végétatif est à prendre au sens où nous pouvons prendre le Canigou. Tous les jours, quelque soit l'heure à laquelle vous regardez le Canigou, il est toujours différent. Il y a toujours quelque chose de différent, je n'ai jamais vu le Canigou deux fois de la même façon, il n'y a que sur les photos qu'il est toujours pareil. Bien sûr, des choses sont ressemblantes, mais il y a toujours quelque chose de différent, ne serait-ce que le rapport avec notre propre intériorité, il y a des moments où on y est sensible, des moments où on n'y est pas sensible. Le Canigou est l'exemple de quelque chose qui s'impose assez *massivement* à nous, c'est un massif...

A.R. : (rires)

M. B. : ... il s'impose massivement à nous, on l'attrape, il est la pluie de percepts...

A.R. : Et on peut le voir de Marseille...

M. B. : J'ai posé justement cette question à Marseille, j'y vais souvent, mais il paraît que ce n'est pas vrai. On pourrait peut-être le voir, on a fait les calculs, ça devrait pouvoir marcher, mais les conditions pour que ça marche sont telles, que très probablement on ne le voit pas. Il y a la question de la rotondité de la terre qui fait que ça ne marche pas. Il y a de l'air chaud, il y a des phénomènes de réfraction qui font comme les mirages, on peut voir le Canigou. On peut être avec les végétatifs comme avec le Canigou, c'est-à-dire se rendre sensible aux différences aussi bien de leur aspect que de notre propre intériorité, parce que c'est nous qui percevons. Le percept n'est pas un phénomène, il n'est pas le même pour tous... enfin... je n'en sais rien, il y a peut-être quelque chose qui est du même pour tous mais pour l'essentiel, au moment où il passe la membrane, il faut qu'il réponde à un certain nombre de conditions. Si, par exemple, vous êtes aveugle, vous ne verrez pas le Canigou, les percepts en sont alors pour leurs frais, et même si vous pouvez avoir des sensations, il n'empêche que le percept de voir le Canigou, vous ne l'aurez pas. Le percept va dépendre largement de nos capacités. Vous connaissez les fameuses cécités corticales ? Le type voit, l'influx nerveux passe, tout va très bien, mais à l'arrivée des destructions de la zone corticale font que ça ne marche pas. Quand on travaille avec les gens qui ont des cécités corticales, on s'aperçoit qu'ils voient, à condition qu'ils oublient qu'ils ne voient pas. Si vous mettez un obstacle devant leurs pieds, ils vont lever légèrement le pied parce que c'est automatique, ce sont des phénomènes qui ne sont pas contrôlés par le cortex, tout un tas de phénomènes habituels sont préservés dans les cécités corticales acquises, évidemment, car pour les cécités corticales innées, c'est différent. Je vous ai déjà parlé suffisamment du cas de Ronald, que j'appelle Roland dans le texte sur *Hospitalité et amitié* qui va être publié dans le prochain numéro d'*Institutions*. Grâce à ces phénomènes habituels, Ronald a pu récupérer un bras, bras qu'il ne possédait pas. C'était ce fameux truc terrible, l'héminégligence, un syndrome neurologique qui fait qu'on ne reconnaît pas des parties de son corps. Ronald ne savait pas qu'une moitié de son corps lui appartenait, il savait qu'il existait, il pouvait le voir bien sûr, mais il ne savait pas que c'était le sien. Petit à petit, il a pu récupérer son bras, et faire des gestes adaptés dans certaines conditions, les conditions en question sont drastiques mais ça marche. Je vous donne un peu tous ces éléments pour vous faire saisir ce que sont les percepts, ce ne sont pas des choses dures comme fer, non... On peut faire l'hypothèse, comme Peirce, que les percepts en question dépendent largement, du moins pour leur transformation en idées, qui est la chose qui nous intéresse et qui est la seule chose que nous rencontrons, que les percepts vont dépendre largement de notre capacité à les transformer en idées, à faire qu'ils puissent passer ce que j'ai

appelé la membrane. Ça va ? je sens que vous vous embêtez là, je me trompe ?...

L. F.-C. : Ce qui voudrait dire qu'il y a des percepts qui ne pénètrent pas ?

M. B. : On peut le dire comme ça, mais ce serait considérer le percept comme ayant sa propre existence singulière. L'hypothèse fondamentale est de dire que nous ne le connaissons que parce qu'il a traversé la membrane. Dans l'histoire du Vésuve, je le vois et j'y pense, on sent bien qu'il y a quelque chose qui vient nous offrir l'occasion de penser, quelque chose qu'on peut mettre en extériorité par rapport à nous...

L. F.-C. : Mais on pourrait penser que certains percepts ne pleuvent pas...

M. B. : Oui mais alors ceux-là ne servent à rien, ce n'est même pas la peine d'en faire l'hypothèse, ça ne serait intéressant que si on voulait savoir exactement comment est organisé ce monde que nous ignorerons toujours. Cette séparation, cette membrane, se situe dans la dimension de secondéité de Peirce. On a quelque chose qui est constamment second, le premier étant l'idée que ça nous évoque, le second est ce par quoi cette idée nous est évoquée. C'est pour ça que Peirce parle de support, de chose comme ça, mais ce n'est pas tant la notion de support qu'un rapport dyadique, à travers tout ce qui se joue sur la membrane. Nous ne connaissons jamais que ce qu'il y a dans le lac, parce que la connaissance, elle se fait avec quoi ? Ca vaut le coup d'y réfléchir... par exemple, est-ce que tu connais Socrate ?

Public : Oui.

M. B. : Tu connais Socrate, c'est pour dire à quel point la connaissance se fait par signes, on ne voit pas comment on pourrait connaître Socrate autrement que par signes. Parfois, c'est plus délicat, par exemple comment connais-tu ta mère ?

Public : (rires)

M. B. : C'est une question qui a l'air idiote comme ça, c'est terrible de ne pas pouvoir répondre à cette question, quand on y réfléchit...

Public : (rires)

O. F. : Tu connais Socrate et tu ne connais pas ta mère ?!!!...

M. B. : il y a un problème là...

G. P. : À moins que Socrate soit sa mère...

Public : ... maman... c'est difficile à dire... oui, je la connais, maman, mais comment je peux dire que je la connais ?

M. B. : il y a d'autres personnes qui la connaissent aussi...

Public : Oui, mais c'est contextualisé ici, en termes de réponse...

M. B. : Il y a une distinction à faire et pour nous aider, il me semble qu'on peut utiliser l'anglais et les deux traductions du terme *knowledge*. C'est de l'anglais, je vous le signale

parce qu'avec mon accent, ça ne s'entend peut-être pas... (rires)... *Le knowledge*, est-ce le savoir ou la connaissance ? Tout à l'heure, tu as répondu dans les termes d'un *knowledge about*.

Public : Ce n'était pas la même question : est-ce que je connais Socrate et comment je connais maman ?

M. B. : C'est là que le 'comment' arrive, mais un 'comment' très général, très descriptif. Un exemple : est-ce que vous connaissez cet auteur formidable, Peirce ? oui, un peu, beaucoup, ça dépend, il peut y avoir des réponses variables et 'pas du tout' est la réponse la plus commune.

Il y a cinquante ans, j'ai fait le tour des Etats-Unis avec quelques amis et je me souviens qu'un jour, au Texas, dans une piscine publique, un type nous demande : « *You're French ?* », avec un accent terrible, on ne comprenait rien, puis il ajoute : « *And what about de Gaulle?* » En français, ça fait « quoi à propos de de Gaulle ? » ça ne marche pas, *what about* ne peut se dire qu'en anglais. *What about* quelque chose, c'est cette connaissance qui nécessite absolument les signes pour être transmise, et ça se voit. *About* veut dire : ça se voit.

L'autre question, « est-ce que tu connais ta maman ? » est une question tellement baroque que je n'aurais pas osé la poser, parce que si tu m'avais répondu non, j'aurais été très emmerdé, ça aurait voulu dire que ta mère était morte à ta naissance, cela m'aurait gêné... C'est le *knowledge by acquaintance*, en français par accointance mais les accointances ce n'est pas très joli. Deledalle traduit *knowledge by acquaintance* par : connaissance de familiarité. C'est ce avec quoi on est familier, ce qu'on connaît par familiarité. On pourrait presque dire par expérience, ce ne serait pas mal de mettre le mot expérience là-dedans, expérience de familiarité, parce qu'avec l'objet on a beaucoup d'expériences, très diverses, qui n'arrêtent pas.

G. P. : Hier dans le film « Un homme d'exception », à un moment donné le gars était délirant et sa femme lui fait toucher sa tête et elle lui fait toucher ensuite... par rapport à la connaissance, le cœur, la connaissance par le cœur.

M. B. : La familiarité est la question importante. Les gens qui nous sont proches, on les connaît par familiarité, par l'expérience qu'on a d'eux. Albert Camus par exemple, en avez-vous une *knowledge by acquaintance* ? Non, vous n'avez aucune *knowledge by acquaintance* avec Albert Camus, du *knowledge about*, sans doute en pagaille, mais pas de l'*acquaintance*.

Parfois, il y a des formes un peu bizarres, mon copain Nathan Hauser qui écrit des livres énormes sur la vie de Peirce écrit quasiment un livre sur chaque période que traversait Peirce. Regardez, celui-là c'est la période 1890-92 ! Je ne sais pas si vous voyez ce que ça représente sur le plan intellectuel, sur le plan de sa vie, c'est énorme et on peut dire que là, le contact est tel, qu'il connaît Peirce par familiarité. Quand on lit les manuscrits de Peirce, on finit par rentrer dans la familiarité. Les manuscrits des dernières années sont terribles, ça fait mal au ventre de voir ça, cette écriture qui se tord, il avait un cancer et pour se soigner, pour oublier son cancer qui le faisait souffrir terriblement, il écrivait tout le temps mais la toute dernière année, c'est sa fille, son Antigone, qui écrit à sa place. L'écriture de ses premiers texte est assez cursive et puis, petit à petit, elle devient plus serrée. Avec l'étude de cette écriture, on finit par connaître son corps. Qui connaît l'écriture connaît le corps. Il y a ce type, Ludwig Klages, l'inventeur de la graphologie, qui est épatant, il était mal engagé politiquement, mais ce qu'il a écrit sur la graphologie vaut le coup.

Il y a des moments où les choses se mêlent, il ne faut pas faire non plus une muraille de Chine entre le *about* et l'*acquaintance*, ce serait stupide, mais il n'empêche que ça donne un ordre

d'idées sur le genre de choses à quoi on est confrontés. Bien entendu, l'expérience est commune aux deux, parce qu'on peut parler des expériences de lecture, des expériences d'audition, des expériences même charnelles, quand je lis Kierkegaard, le livre me tombe des mains, je n'ose pas le dire à... il va m'engueuler encore...

L. F.-C. : Va le lire à Copenhague...

M. B. : Oui, en danois, c'est ce que me dit Oury pour me stimuler. Il me dit que la traduction française donne le même rythme que la traduction danoise, il le lit à haute voix et ça marche. Prenons ensemble le *knowledge by acquaintance* et le *knowledge about*. Ce sont tous les deux du *knowledge*, simplement les voies sont légèrement différentes, même s'il y a des points communs, enfin légèrement, plus que légèrement d'ailleurs. Entre Socrate et ta mère tu choisis, vous connaissez la formule célèbre : « Entre la vérité et ma mère, je choisis ma mère »... Qui a dit ça ?

Public : Camus.

M. B. : Ah, non ! Il a repris quelque chose qui est plus ancien, il me semble que c'est Victor Hugo mais je ne le jurerais pas. « Entre la vérité et ma mère, je choisis ma mère », veut dire qu'on choisit le *knowledge by acquaintance*. La mère, au moins, c'est quelque chose qui nous habite, on en est un petit peu plus sûr que du *knowledge about*, parce qu'on peut nous avoir raconté des craques, ça arrive tellement souvent, il faut dire les choses comme elles sont. Un exemple, ce pauvre Duns Scot, qui est un type épatant, on lui a attribué des trucs qui appartenaient à Scot Erigène qui vivait au VIII^{ème} siècle, et Duns, lui, au XIV^{ème}, ça fait une différence, mais ils s'appelaient Scot tous les deux... Heidegger qui a fait sa thèse secondaire sur Duns Scot ne savait pas que les textes étaient de Scot Erigène ! Heidegger faisait des conneries comme tout le monde, il en a fait de plus graves d'ailleurs...

G. F. : Et d'autres encore...

M. B. : Mais sur le plan intellectuel, c'est une thèse, il ne pouvait pas le savoir, ce sont les analyses textuelles qui ont montré que c'était Scot Erigène et non Duns Scot. Passons. Pourquoi je vous parle de tout ça ? Outre le fait que je n'en sais rien, j'ai l'impression, en avançant, de comprendre ce que j'ai dit, ce qui est déjà pas mal. Je parlais du fait que dans le lac, tous les phénomènes qui s'y produisaient, incluaient la question de la connaissance. On a la connaissance des percepts qu'à partir du moment où ils passent la membrane, d'accord ?

Public : Oui

M. B. : On s'aperçoit que là-dedans, il y a toute cette part qui est la connaissance. Pour le *knowledge about*, vous me l'accordez sans aucune difficulté, mais pour le *knowledge by acquaintance*, là, c'est un peu plus difficile, et pourtant nous sommes exactement dans la même chose. On peut dire qu'on est traversé par les percepts émanant de l'autre, par l'expérience perceptuelle que nous en avons, on est traversé par ça.

Ça vaudrait le coup peut-être d'aller du côté du bébé puisqu'on en parle souvent, tous les mardis, pendant deux heures, on parle de bébés ici et mardi dernier on s'est régalés... Regardez la manière dont Dolto parlait aux bébés, les mères ont toujours fait ça, on disait elles « gatègent », *gnia gnia gnia*, mais il n'empêche que dans ce *gnia gnia gnia*, il y avait plein de choses qui étaient en train de passer et qui étaient pas si cons que ça. C'est là que Dolto est fine en disant que les *gnia gnia* maternels sont autre chose qu'un galimatias. Elle dit

qu'on peut parler à un enfant, même dans le ventre de sa mère. On ne sait pas jusqu'où on peut remonter, il faut s'adresser à Pierre Delion qui sait de quoi il parle. Vous vous souvenez qu'il nous avait tous un peu surpris quand il disait qu'il n'était pas trop d'accord de parler du psychisme pour les fœtus, c'est un vrai penseur, Pierre. Lui qui pense aux bébés toute la journée depuis tant d'années, mérite qu'on s'arrête sur cette hypothèse, et ne pas considérer que c'est une lubie.

Si on reprend notre lac, on peut dire que ce qui s'y foment, c'est de la connaissance, avec tous ces jeux de piste, avec les percepts qui viennent nourrir ces idées qui se baladent les unes dans les autres.

Mais, quand peut-on avoir le témoignage qu'un enfant est sensible aux signes ? Il me semble que ça vaut toujours le coup d'aller du côté des végétatifs. Je dois faire un aveu, en avril, cela fera vingt ans que je travaille avec Edwige et son équipe à Château Rauzé. Au début, pendant plusieurs années, les interventions que je faisais et leurs effets un peu extraordinaires avait un peu sidéré l'équipe, on assistait à des sorties de l'état végétatif en pleine séance. J'ai rapporté ça dans tout un tas d'articles. Cette équipe est assez astucieuse pour comprendre d'où ça procédait, elle s'est emparée de tout ce qu'on avait élaboré et elle l'a utilisé. Cela se passe au niveau des équipes, c'est plus machin qui arrive en avion pour faire un petit stage et puis repartir, ils le font eux-mêmes, maintenant je ne suis plus personnellement autant en contact avec les végétatifs que je l'étais à l'époque. C'est important, parce que vous verrez que je prends de moins en moins d'exemples nouveaux sur les choses qui se passent là-bas. Ce qui se passe maintenant est beaucoup plus dans la dimension institutionnelle, de ce travail qui est à refaire tout le temps. Ce sont les équipes elles-mêmes qui permettent aux végétatifs de sortir très rapidement de leur état végétatif, elles n'ont plus besoin de personne pour faire ça. Dans le fonctionnement général, à la rigueur, il y a des choses dans lesquelles mon travail peut toujours avoir quelque petite influence. Je vous rappelle l'hypothèse que nous avions Edwige et moi depuis le début et qui est celle sur laquelle nous nous étions rencontrés : le type qui est là, il pense comme vous et moi, mais il ne produit pas de signes, et on sait pas pourquoi, voilà le point de départ et l'histoire. Le type a les yeux ouverts, il est là sans y être vraiment, parce qu'il ne produit pas de signes, côté percepts il produit autant de signes que le Canigou, c'est pour ça que le Canigou me va bien, je trouve que c'est un bon truc. De temps en temps, le type fait une crise végétative, c'est le super pied, c'est un petit peu comme si tout à coup le Canigou se mettait à trembler, on en resterait un peu baba ! Dans les crises végétatives, on perd plusieurs litres d'eau, c'est effrayant. On a tout de suite interprété ça en disant que là, le type est en train de nous signifier quelque chose, souvent des choses pas rigolotes. Un exemple, quand le type fait une crise végétative chaque fois qu'un parent arrive, il essaie de nous dire quelque chose, peut-être qu'il n'est pas trop d'accord ou au contraire il est très d'accord, on ne sait pas. Cela restait totalement mystérieux, mais il nous semblait que l'essentiel, c'était de noter auprès de lui qu'il était en train de dire quelque chose, on ne savait pas quoi ... Vous m'écoutez, vous avez l'impression de comprendre ce que je dis parce que je m'exprime de façon la plus intelligible possible, mais vous ne savez pas ce que je dis, moi-même je ne le sais pas, j'attends d'avoir parlé pour savoir de quoi je suis en train de parler et je n'en suis pas sûr, peut-être dans quelques années je comprendrai ce que je suis en train de faire devant vous. C'est un petit peu aussi l'avantage de l'improvisation, parce que si c'était écrit, ça ne marcherait pas comme ça. L'important c'était l'inscription, c'est de là qu'est venu l'histoire du scribe, on s'est dit que c'est très important d'inscrire la crise végétative, en inscrivant évidemment l'environnement, en repérant quelle personne était venue. On avait vu ça avec le frère d'Hélène Viard, qui est mort, elle avait fait le film sur Château Rauzé. On s'était aperçu, à un moment donné, qu'il ne faisait ses pauses respiratoires qu'en présence de sa mère ou sa sœur, jamais quand il y avait l'équipe, et c'est là qu'on a développé cette idée, devant lui, tout ça se passe avec le blessé. On a dit qu'il fallait que la mère et la sœur s'en

aillent pour qu'il puisse faire ses pauses respiratoires devant nous, on savait ce qu'on avait derrière la tête et lui aussi, pas besoin de grands discours, il savait ce que ça voulait dire, et il est mort une semaine après. Il n'osait pas mourir devant sa mère et sa sœur, il était épuisé ce type, il n'en pouvait plus, et il n'osait pas mourir... là, on lui a permis. Sa sœur a fait le film, elle et sa mère ont écrit une lettre absolument extraordinaire à l'équipe, pour dire qu'il avait très bien compris ce qui était en train de passer, parce qu'elles en crevaient de voir les longues pauses respiratoires, c'était à la limite du supportable, on peut en mourir soi-même de ça... Ce sont des inscriptions, où les types ont payé des choses fortes pour nous faire entendre ça, et on l'a entendu, au point où on a même eu des réponses sur l'état intérieur des végétatifs avec des témoignages a posteriori, évidemment... Certains, très peu, en sortant de l'état végétatif, finissaient par nous dire : « Ah, je vous parlais tout le temps, mais vous compreniez rien, vous ne répondiez pas, alors je me suis fatigué, je n'avais plus rien à vous dire... ». Ils nous le disaient après. Comment, me direz-vous, a-t-on pu avoir des témoignages alors qu'ils étaient végétatifs ? Maintenant avec les pet scans, on y arriverait peut-être, qu'est-ce qu'il y a de mieux actuellement ? c'est quoi le top ?

Public : L'IRM...

M. B. : L'IRM... « regardez, on a son IRM, on sait ce qu'il a dans la tête... » Ce sont les réponses actuelles à la question. A Château Rauzé, par hasard, on a eu accès à ce que les types pensaient pendant l'état végétatif. C'est une vieille histoire, sur laquelle on a fait le black out, en accord complet avec Edwige et contre Cohadon qui lui, voulait qu'on en parle en public, qu'on publie des choses là-dessus. Certes je ne m'en suis pas privé, mais hors des circuits médicaux « officiels ». Un beau jour, on s'est rendu compte que dans certaines conditions, les végétatifs pouvaient écrire, il fallait leur tenir la main. C'est très compliqué, il faut leur mettre un gros stylo dans la main, quelqu'un posait des questions au bonhomme et lui répondait par l'intermédiaire de la main de quelqu'un d'autre qui soutenait sa main. Soupçon terrible, soupçon que ces histoires soient pipeau, que ce ne soit pas lui qui réponde mais la main du soignant qui soutient le stylo. Ce que les blessés nous apprenaient pendant ces séances nous a rarement très surpris. Il n'y avait pas grand chose qu'on ne savait déjà, sauf dans certains cas, et c'est là que ça commence à vaciller. Il y a deux exemples assez lumineux. Le premier, je ne l'emploie plus parce que je pense qu'elle n'était pas végétative. C'était une dame qui disait qu'elle avait ses boucles d'oreille dans le tiroir de la table de chevet de sa chambre chez elle. C'était énorme, le type qui lui tenait la main ne pouvait pas savoir ça, mais je crois que là, il y a un truc bizarre qui s'est passé, faut voir... Par contre, il y a un autre cas, celui d'un végétatif, qui écrit, par l'intermédiaire de la main d'un soignant : « comment vont les mistinguettes ? ». L'équipe était perplexe, elle ne savait pas de quoi il parlait. Elle a posé la question à sa femme qui venait lui rendre visite le week-end : « Les mistinguettes, ça vous dit quelque chose ? » et la dame répond : « Oui, bien sûr, c'est comme ça qu'il appelle nos filles. ». C'est un élément important. Autre élément : quand c'était notre cher David, le kinésithérapeute, qui tenait la main d'un végétatif, il ne faisait pas de fautes d'orthographe. Or David est anglais, il parle un français un peu approximatif, il a un bien meilleur français que je n'ai un anglais mais cela n'empêche pas les phrases baroques et les fautes d'orthographe, je peux en témoigner puisque de temps en temps il m'envoie des textes. Quand il prêtait sa main à un végétatif, son français était impeccable, il n'y a jamais eu une faute d'orthographe, ce qui est impossible à penser. Un jour, on a décidé de faire un salon du livre, version Château Rauzé. On a réuni tous les végétatifs, il y en avait neuf allongés dans une pièce, et c'était moi qui posait les questions. 'Curious comme une fagine', je voulais savoir plein de trucs, j'ai commencé à poser des questions et j'ai eu des réponses, je ne vous dis pas, je les ai d'ailleurs scannérisées pour les mettre sur mon ordinateur. A tout hasard, par provocation, je dis à un type : « Mais quand

même, vous n'êtes pas conscient ! » et le type écrit : « La conscience est en moi », ça fait réfléchir... On n'avait plus de doute qu'il y avait une co-participation du blessé à sa propre écriture. Je ne dis pas participation pleine et entière, ce serait ridicule de dire ça, qui peut le dire ? On constate qu'il y a deux personnes qui sont chargées de produire l'écriture, un scribe bifrons, comme Janus, et on va dire que c'est une écriture bifrons, on n'est pas sûr que ce soit ce que le type nous raconte, cela peut être aussi ce que le soignant raconte. La position très importante que nous avons prise est de dire que ces écrits que nous recevons des végétatifs ne sont pas des assertions. La seule utilité pratique était de nous confirmer dans ce qu'on ressentait. J'ai des exemples en pagaille : le cas d'une jeune fille pour laquelle on a fait une séance d'écriture. La mère et le frère étaient présents et c'est Edwige qui tenait la main de la jeune fille. Le frère était très angoissé, c'est très dur de voir un de ses proches en état végétatif. Pour masquer son angoisse, il faisait le clown tout le temps, son attitude nous inquiétait beaucoup, sa mère n'en pouvait plus de le voir faire, plutôt que d'exprimer son horreur de ce qu'il était en train de vivre. On a essayé d'établir un dialogue entre le frère et la sœur par écriture, c'était très chouette, magnifique parce que le frère a pu voir sa sœur dire des mots, peu de choses mais c'était des mots qui étaient tellement bien placés à certains moments que c'était formidable. Créations d'Edwige ou de la jeune fille, on s'en fout, la question n'est plus là, ce ne sont pas des assertions, c'est quelque chose qui est dans la dimension tonale. Le ton n'est pas assertif, il sert l'assertion, mais en lui même il n'est pas assertif. Arrive cette idée importante qui est que toute la dimension tonale du signe est une dimension qui ne s'inscrit pas comme telle. Le ton ne s'inscrit pas, ce qui s'inscrit c'est le type. Type, trace, ton... Vous saisissez ?

Public : Oui, on a vu...

M. B. : Ah, vous avez vu, très bien. C'est le type qui s'inscrit mais pas le ton. Le ton participe à la singularité du type comme la trace, ou comme la tessère. Chaque fois c'est singulier, parce que chaque tessère est singulière. Chaque ton donne sa couleur à la tessère singulière, à l'événement de la tessère. On a décidé de supposer que c'est une écriture tonale, même si parfois on pouvait avoir le sentiment que c'était une assertion, comme avec le bonhomme qui dit « la conscience est en moi ». Franchement, je pourrais vous montrer ça, c'est tout à fait extraordinaire, il était végétatif et la personne qui lui tenait la main, je peux vous dire qu'elle n'avait aucune idée de cette réponse, sinon elle me l'aurait dit car ça fait longtemps qu'on se connaît. Une sorte de relation passe par cette écriture. Cette écriture est une expression corporelle. C'est pour ça que je vous parlais de Ludwig Klages. Il y a quelque chose du corps-signe qui se joue par l'intermédiaire des tons, mais on a toujours considéré que même si les tons ne s'inscrivent pas, ils permettent d'établir tout un contexte dans lequel on peut se mettre à comprendre les choses que jusque là on ne comprenait pas. Tout le travail dans l'équipe se joue dans le tonal.

Un exemple, jeudi, je fais pour la première fois connaissance -j'avais quelque knowledge about- avec une équipe qui est célèbre dans laquelle il y a une sorte d'impératrice de l'autisme qui y travaille. L'essentiel est tonal là-dedans, je peux vous le dire... Supposons que j'arrive avec mon savoir, parce que j'étais sans doute l'empereur de j'sais pas quoi, parce que j'étais reçu là-dedans, « il n'y a que vous, on ne veut que vous... », ça me fait faire des kilomètres en pagaille, je comptais y aller pour leur dire non, et puis finalement j'y vais, je suis d'une faiblesse, c'est effrayant, 20 ans d'analyse pour en arriver à ça ! On s'aperçoit qu'à un moment donné, c'est le ton qui passe. Si j'étais arrivé en disant oui, je sais ce qu'il faut faire, parfois, je sais un peu ce qu'il faut faire mais dans l'ensemble on est comme des cons, on se retrouve devant une équipe, on sent qu'il y a des problèmes en pagaille, ça se perçoit, alors on se dit il faut fabriquer quelque chose qui puisse permettre qu'à un moment donné au moins

une parole sorte. Cela s'est passé, un petit peu, très peu, s'ils me chassent c'est tant mieux, je suis pour, et je leur ai dit aussi, tout ça fait partie du ton. Cette tonalité est quelque chose de tout à fait essentiel dans le travail que nous faisons comme support, comme vrai support, pas le support que critique Peirce, comme support de tout ce qui peut avoir du sens. Le ton est le support du sens.

Françou et Florence se demandaient si la membrane, la surface du lac, n'était pas une feuille d'assertion, mais non, cela ne peut pas être une feuille d'assertion, même si la feuille d'assertion doit avoir quelques unes des propriétés de la membrane, mais des propriétés cette fois-ci métaphoriques. C'est déjà une métaphore de la situation en question. Il me semble que tout le travail membranaire, pas le travail de la membrane mais le travail *sur* la membrane, est celui du travail par les tons. Mais nous, on ne peut les travailler que par en dessous, il ne faut pas oublier, on ne peut jamais passer par dessus pour faire ça. Il faut faciliter, un petit peu comme avec la pression osmotique, je n'ai plus le souvenir et j'ai oublié de regarder dans mes vieux livres, la pression osmotique c'était le passage de la pression saline, c'est lié au sel ?

J. A. : Oui, c'est le milieu extra cellulaire chargé en sodium.

M. P.-T. : ... au niveau de la cellule, dans la physiologie du corps c'est en permanence ça...

M. B. : Peut-être que le ton est un peu le sel des idées, et permet à la membrane de jouer son rôle.

Public : Le sel des idées...

M. B. : Le sel des idées. Dans le groupe Bick de l'observation du nourrisson, on a tous cette conviction qu'on est en train de fabriquer quelque chose qui permet de se rendre perméable à un certain nombre de choses qui viennent de l'extérieur. On est perméables à l'observation, on observe mieux, on observe plus de choses... Si Françou et Florence ont posé la question, c'est sans doute parce qu'elles sont deux artistes, elles ont ce statut de comment peut-on rendre plus aigu la perception, comment permettre à partir du travail à l'intérieur que quelque chose de cette membrane permette de faire passer les flux des percepts, comment faciliter le passage des percepts? vous avez votre dose... (rires) À la prochaine !